

VII.

La morale considérée comme l'idéal des mœurs qui doivent exister dans une société parfaite est immuable, puisqu'elle dérive de la raison absolue. Mais comme la réalité s'éloigne toujours plus ou moins de cet idéal, chaque peuple peut avoir une morale plus ou moins bonne, une morale susceptible de progrès, et cet état constitue l'élément le plus important de la civilisation.

C'est dans ce sens que je me demande si, en fait, la liberté de la presse a été parmi nous nuisible au progrès de la morale.

Cela revient à demander si certaines vertus ont cessé d'être estimées et si l'opinion de la société est devenue, par le fait de la presse, indifférente ou favorable à certains vices. Eh bien! si au lieu de voir les choses dans leur ensemble et leur résultat général, on n'examine encore que les particularités, très certainement on se laissera effrayer par l'active propagation de maximes fausses et immorales dont la presse est l'instrument. Je vais plus loin. Comme la vérité est le patrimoine commun, tandis que l'erreur est le lot des individus, les plus grands génies, ceux qui ont apporté par leurs écrits, à l'humanité, le tribut le plus fécond, y ont aussi mêlé chacun sa part d'idées fausses. Je défie qu'on cite un livre,—je parle d'un livre humain, bien entendu,—dans lequel on ne trouve pas le coin de l'homme peccable, fragile et passionné. S'il en est ainsi des hautes intelligences et des âmes épurées qui ont exercé le rôle d'instituteurs du monde, que dirons-nous de la foule des écrivains qui ne se sont jamais proposé d'autre but que de